

La complexité de l' Œuvre ...

"Les religions sont comme les vers luisants : pour briller, il leur faut de l'obscurité"

[Arthur Schopenhauer]

... Mais si les religions pouvaient disparaître – un jour viendra je pense, où elles finiront par disparaître en tant que telle ou telle de ces religions – et que seule et universelle demeurera la croyance et même la foi en un Dieu créateur... Ou encore la croyance en une intelligence, en une force, en une énergie, en une mécanique de la vie (en somme en "quelque chose qui ressemble à Dieu")... Alors la croyance, et plus fort encore que la croyance, la foi... pour briller, n'auront plus besoin de l'obscurité mais au contraire, de la lumière, pour autant que la lumière se révélera supportable aux yeux à mesure qu'elle éclairera davantage...

Car la croyance en un Dieu créateur, déjà même du temps d'aujourd'hui des religions, est compatible avec la science, avec la connaissance...

La complexité de l' Œuvre dans sa conception, dans son développement, dans son évolution, dans ses manifestations, dans sa diversité, dans sa "programmation", dans son "destin"... La complexité de l' Œuvre a sans doute nécessité une explication par le Livre, par l'Écriture ou par la Parole, qui puisse être accessible à l'Humain...

L'athéisme lorsqu'il n'est pas lui aussi une religion, reconnaît la complexité de l' Œuvre, reconnaît tout le questionnement qui demeure encore au delà de chaque avancée de la science, au delà de chaque avancée dans la connaissance...

Je cacherais dans ma cave...

... Je cacherais, poursuivis qu'ils seraient, un chrétien, un juif, un musulman, un homosexuel, dans ma cave ; et peut-être même un gangster associatif anarchiste... Mais sûrement pas un toréador, ni un pédophile, ni un joueur de foot du Paris Saint Germain poursuivi par dix salafistes furieux...

Le 25 juillet 1968...

... Ce jour là j'étais invité par ma cousine Janette et son mari Bernard, à venir passer deux journées chez eux, à Avoine, un village situé à 5 km de Chinon en Indre et Loire...

Janette et Bernard demeuraient alors dans une petite résidence pour agents de l'EDF, dans cette localité d'Avoine, proche de la centrale thermique EDF où travaillait Bernard en tant que chef d'équipe entretien. Janette quant à elle était professeur d'arts ménagers dans une école à Tours et devait chaque jour, aller retour effectuer le trajet en voiture entre Avoine et Tours, une cinquantaine de km...

Un bébé, Boris venait de naître quelques mois plus tôt, et une petite fille, Cécile était alors âgée de quatre ans. Ma cousine Janette née en 1938, avait 30 ans en 1968...

"Par ouïe dire" (rumeur familiale je dois dire "fondée") Janette et Bernard savaient que j'étais "un peu apache sur les bords", à cette époque là où depuis un an je travaillais au centre de tri postal du PLM à Paris, dans les "Ambulants" puis en "brigade de nuit"...

Néanmoins j'étais attendu par Janette et Bernard – j'en eus la conviction et en reçus le choc heureux- avec enthousiasme et intérêt manifeste, étant donné l'accueil qu'ils me firent...

Ce 25 juillet après ma 2ème nuit de travail (je me trouvais alors au "Transit National" au tri des paquets pour toute la France, en "nuit C")... Passé sous la douche du PLM vers 5h du matin et après un copieux petit déjeuner pris dans le bistrot où nous nous retrouvions entre camarades, à la sortie du PLM ; je pris le métro jusqu'à la gare d'Austerlitz, puis un train Paris – Tours Saint Pierre des Corps... Arrivé en gare de Saint Pierre des Corps il me fallut prendre une navette à destination de la gare de Tours centre ville puis de là, un autorail pour Chinon.

Il devait être dans les 11h du matin lorsque je débarquai en gare de Chinon, sous un soleil d'été radieux dans un ciel bleu sans aucun nuage...

Il y avait bien plus de deux mois que je ne m'étais point rendu dans un salon de coiffure, une barbe noire et broussailleuse me mangeait la moitié du visage, j'étais fringué comme un apache, à vrai dire comme l'un de ces hippies qui à l'époque faisaient fureur dans les rues de Paris ; je portais un jean délavé, déchiré aux genoux et tout effiloché au bas des jambes, une vareuse informe et chiffonnée, de l'armée, avec plusieurs poches sur le devant, et en bandoulière une musette de poète anarchiste (je me "nippais" à l'époque, au Marché aux Puces de Saint Ouen Porte de Clignancourt)...

Sur le quai je jetais un coup d'œil à droite et à gauche, ne sachant pas quelle voiture était celle de Bernard... C'est alors que je vis arriver une grosse mercédez flambant neuf toute étincelante de ses chromes; la mercédez s'arrête juste devant moi et je vois descendre Bernard...

Arrivé à Avoine au premier étage de la petite résidence, Janette ouvre la porte d'entrée et quel ne fut pas mon émerveillement, ma surprise – à tel point que "je ne savais pas où me mettre"- de la voir si élégante, si chic, si classe, dans une robe qui lui seyait à merveille, avec un visage absolument ravissant, une coiffure pour le moins "artistique" et si bien arrangée, des chaussures à talons...

Quel accueil ! L'"apache" que j'étais en était tout retourné, tout ébahi...

Le couvert était mis pour le repas de midi, une nappe blanche brodée, trois assiettes différentes les unes au dessus des autres, trois sortes de verres à pied, des couverts d'argent, des porte-couteaux, des serviettes posées et arrangées...

... Au soir de ce 25 juillet, sur le balcon je contemplai le coucher du soleil et ce fut l'une des fois de ma vie où la disparition de l'astre du jour m'interpella le plus et me suscita une grande réflexion...

... Quelques mois plus tard, le 17 janvier 1969 ma cousine Janette âgée de 31 ans, disparut dans un accident de voiture. Ce matin là du 17 janvier 1969, elle partit comme d'ordinaire à son travail, à Tours, à 50 km de son domicile... Etait-elle fatiguée, se couchant assez tard tous les soirs, toujours-est-il qu'en pleine ligne droite sur une route rendue glissante par la pluie, elle se déporta sur la gauche et heurta un arbre. Le choc fut si violent que la voiture, la mercédez, s'enroula de tout l'avant autour de l'arbre.

Le jour de l'enterrement, le 19 janvier 1969 à Arengosse dans les Landes, ce fut la deuxième

fois que je pleurais autant, de ma vie... La première fois ayant été le mardi 22 mai 1962 sur le quai du port de Marseille, au retour d'Algérie, j'avais 14 ans et de surcroît ce même jour, après 15 ans de vie commune, mes parents se séparaient...

La pensée commune en matière de culture...

... La culture qui fait réfléchir, qui permet de prendre du recul, d'avoir des ancrages et suscite en la développant, une critique lucide et nuancée... Cette culture là, dis-je, n'est en aucune façon celle par exemple, de la corrida, des fêtes et des festivals et des spectacles de musique qui foisonnent durant la saison estivale en France, toutes manifestations qui dans l'ensemble, en dépit de ce qu'elles peuvent apporter à un public diversifié, parfois "averti" et dans une certaine mesure "cultivé" (ou sensibilisé), n'en demeure pas moins (cette culture) assujettie, conditionnée, formatée dans une société de consommation loisirs culture ressemblant davantage à un marché ; et "mise à la mode" et dont la finalité n'est autre que celle, principalement, des "retombées économiques" attendues par les pouvoirs publics, les lobbies du loisir et du spectacle...

Et même les "petits festivals" et les manifestations culturelles locales en matière de spectacles, se "coulent dans le moule" (plus ou moins) dans la perspective de ces "retombées économiques" où le tourisme joue un rôle déterminant en des lieux de vacances privilégiés par des dizaines de milliers de gens, de la région, de France, et de pays étrangers ; faisant travailler "plein pot" les restaurateurs, les hôteliers, les boutiquiers, les cafés... sans compter les taxes perçues pour le stationnement des véhicules, les locations de salles...

Pour tout cela, dans cette "finalité" il faut forcément une culture à la portée du plus grand nombre, une culture qui puisse se fondre dans la diversité des sensibilités, répondre à des attentes particulières, lesquelles attentes sont supposées réelles et être "dans l'esprit du temps" ...

... Je ne pense pas que ce soit "cela", la culture ! (c'est à dire un monde qui tourne comme un manège dont les chevaux de bois ont été remplacés par des nacelles volantes, un monde qui jette des clowns et des comédiens et des musiciens dans la rue, davantage pour "faire tourner le monde" en amusant et en émotionnant les gens, que pour contribuer à ce que le monde change ...

... Cependant, la culture n'est pas nécessairement une culture qui "élève"... Et elle n'est pas, non plus, la culture, définissable en fonction de valeurs ou de jugements personnels, dans un sens ou dans un autre comme le serait une morale...

Il me paraît certain que, si la culture n'était plus définissable en fonction de valeurs ou de jugements personnels... Alors "un monde qui tourne comme un manège dont les chevaux de bois sont remplacés par des nacelles volantes" ; ou "un monde qui jette des clowns, des comédiens et des musiciens dans la rue en amusant et en émotionnant les gens"... Si ce monde là n'était plus assujetti à la loi du marché ni à la pensée commune... (et l'on pourrait en dire autant de la culture qui "élève")... Alors l'on pourrait vraiment parler de culture dans le sens de ce que la culture, toute culture, apporte aux gens sans pour autant la définir, ni la juger, cette culture...

Autrement dit c'est la loi du marché et de la pensée commune qui pervertit, qui dénature la culture... En fait, toutes les cultures...

... Je viens de voir dans ma boîte mail ce courriel d'info de Sud Ouest au sujet des fêtes de Bayonne qui vont se dérouler prochainement (premiers jours d'Août)...

Je ME FOUS COMME DE L'AN QUARANTE DE CES FETES ! Aussi ai-je immédiatement mis ce courriel à la poubelle sans le lire (et vidé la poubelle)...

Et je me fous tout autant, des fêtes de Dax qui auront lieu à la mi août, de celles de Mont de Marsan qui ont eu lieu du 19 au 23 juillet et où je n'ai pas mis les pieds... Ce qui me scie, me pompe, m'hallucine, dans ces manifestations festives des villes du Sud Ouest, ce sont ces beuveries générales avec "casque de la soif" sur le crâne -un tuyau reliant une réserve de punch de chaque côté du casque au niveau des oreilles à la bouche afin de pomper jusqu'à renouvellement de la réserve, ou bien ces "rues de la Soif" avec de chaque côté un comptoir en planches aménagé en bar long de cent mètres, et plein de gens au milieu qui en foule et en rangs serrés s'évertuent à se dandiner un verre d'eau contenant une bougie allumée sur la tête et c'est à qui boira le plus possible sans renverser le verre ni laisser s'éteindre la bougie... ou encore assis par terre se tenant les uns contre les autres se balançant d'avant en arrière et chantant à tue tête la "marseillaise landaise" (le célèbre chant corridacofestif repris cinquante mille fois partout dans les Landes dans toutes les fêtes et les célébrations sportives)... M'hallucinent également et me font horreur ces corridas de toros, que même des villes telles que Rion des Landes et Saint Vincent de Tyrosse ont mis au programme...

Quand aux autres fêtes et "festiveaux" ce n'est guère mieux : je pense en particulier à un festival de musique (MUSICALARUE) qui a lieu tous les ans les 14/15/16 août à Luxey en Haute Lande : les organisateurs dressent autour de la ville une barricade en planches et piquets avec un ou deux points d'accès avec guichet/caisse. C'est gratuit de l'ouverture du matin 10h jusqu'à 18h, mais à 18h tapantes, ils te font dégager vite fait, et tout le monde doit faire la queue au point d'accès pour payer un billet d'entrée de 19h à 1h du matin, de 20, 22 euro par soirée (tous les ans ça augmente de 2 euro)... Et après 1h du matin, ils laissent de nouveau passer tout le monde sans payer, sans aucun contrôle, de telle sorte que des hordes d'allumés, de drogués, de marginaux, venus de tout le Sud Ouest, et surtout de Bordeaux, envahissent les lieux, perturbent les spectacles, fumant des "pétards" gros comme des barreaux de chaise et se morfalant se saoulant à mort...

Musicalarue j'y suis allé une fois, avec ma femme et ma cousine, ça m'a suffi j'y retournerai jamais...

C'est que des gobelets en plastique par terre à perte de vue, des papiers sales, des bouteilles vides... De la bouffe de saucisse frite et autres préparations genre fougasses, sandwich américain etc . Les scènes de spectacles t'es debout une heure tu vois rien tellement y'a du monde devant toi... Bon c'est vrai, la fois où j'y suis allé, y'avait Jeanne Cherhal sous petit chapiteau et j'ai eu la chance de pouvoir l'écouter Jeanne Cherhal, dans de bonnes conditions... Y'avait bien de la restauration qui ressemblait à de la restauration à des terrasses de cafés, ou aménagé sous abri, avec bien des spécialités du pays, mais à des prix "la peau des fesses" !

Je n'avais pas du tout apprécié le "principe" de la gratuité/accès libre sans aucun contrôle à partir d'1h du matin, alors qu'avant à partir de 19h ils demandaient tout de même plus de 20 euro par tête de pipe! Vous auriez vu la barricade autour de la ville... et ce camping improvisé par la municipalité en plein champ, avec des chiottes Algéco, toutes ces tentes

serrées les unes contre les autres, ça tenait du camp d'hébergement après un cyclone ou un tremblement de terre dévastateur... et ce boucan, tout le monde y allait de sa musique, ces gens à poil ou en tenues de clown déjanté, ces bagnoles pare choc contre pare choc... Hallucinant !

La "Poste Pététique" d'avant 1991...

... Les PTT (ancienne dénomination des Postes Téléphone Télégraphe, puis devenue Postes et Télécommunications)... Recrutait alors par concours externe. Il y avait :

-Le concours national de préposé qui offrait en général de 5000 à 6000 postes, niveau certificat d'études ou fin études primaires (ou mieux encore si possible BEPC). La plupart de ces postes à pourvoir se trouvaient en région parisienne et la quasi totalité des reçus à ce concours, se voyaient affectés dans des centres de tri (grandes gares de Paris) où ils effectuaient des "relevages" de lettres sur des "cocotes" (sortes de chariots), divers travaux de manutention de sacs postaux (on appelait "faire des sups" – remplir des sacs supplémentaires autour des batteries de tri)... Ou encore assez souvent, les "préposés" se voyaient affectés dans les transbordements sur les quais en gare ou au départ des camions qui partaient du centre de tri pour aller dans les recettes principales d'arrondissement, dans les bureaux annexes, à l'intérieur de Paris et dans toute la banlieue cinq départements limitrophes.

Tous ces "préposés" au bout de quelques années, quittaient en mutation le centre de tri parisien pour devenir facteurs dans une ville ou un village de province.

Au centre de tri l'on travaillait jour et nuit 24h sur 24 en brigades A et B de jour, C et D de nuit... ou en "brigades spéciales" telles que 6-12 tous les jours, ou 12-20 tous les jours, ou encore 17-24 tous les jours (avec compensation en repos/congé pour les heures effectuées le dimanche et les jours fériés)...

En revanche, au transbordement, là les horaires différaient de jour en jour, de nuit en nuit, de telle sorte que l'on pouvait prendre son servive à 3h du matin comme à 11h ou comme à 20h, enfin à n'importe quelle heure... Parfois même en deux périodes sur 24h... Il n'y avait, en très grande majorité, dans les transbordements, que des préposés, ou des auxiliaires...

Ces concours de préposés qui offraient des 5000, 6000 postes voyaient à chaque fois affluer dans les centres d'examen départementaux, jusqu'à 15000 candidats dans toute la France. Et des étudiants après 10-10,5 de moyenne au bac et deux ans de fac sans succès et même des jeunes qui avaient fait de 3 à 4 ans d'études supérieures, passaient ce concours (ceux là ayant plus de chances que les autres d'être reçus).

-Le concours national d'Agent d'Exploitation des PTT (celui que j'ai passé en novembre 1966) qui offrait en général 1500 places pour quelque 10000 candidats et pour lequel il fallait avoir le niveau BEPC ou mieux encore le niveau Bac si possible pour avoir des chances d'être reçu...

-Le concours de Contrôleur (le grade au dessus d'Agent d'Exploitation) qui lui, n'offrait que de 800 à 1000 places pour tout autant de candidats (10000) et pour lequel il fallait le Bac et même si possible Bac plus 1 ou plus 2...

-Le concours d'inspecteur (le grade au dessus de Contrôleur) qui offrait tout juste 300 ou 400 places, et qui demandait un niveau d'études supérieures au moins Bac plus 2 voire 3 ou 4... Là aussi pour ce concours, les candidats étaient "légion"...

Tous les reçus à ces concours, systématiquement, étaient affectés en Région Parisienne, et devaient attendre leur mutation pour leur province d'origine durant quelques années...

... Une fois entré préposé ou agent d'exploitation il y avait la possibilité moyennant 2 ans d'ancienneté et une notation "au choix" (notation "normale"), de passer le concours interne d'accès au grade supérieur... C'est ce que j'ai fait en tant qu'agent d'exploitation pour passer contrôleur en 1978 alors que j'avais quitté le centre de tri du PLM pour le bureau de poste de Bruyères dans les Vosges...

... A l'époque, pour passer, avoir des chances de passer à l'un ou l'autre de ces concours, il fallait être "très bon" en composition française, en grammaire orthographe et explication de texte, plus encore en ces épreuves là, de Français, qu'en mathématiques ou arithmétique...

Il arrivait que même pour des concours de préposé ou d'agent d'exploitation, des jeunes niveau Bac plus 2 pourtant, échouaient à cause de l'une ou l'autre des épreuves de Français.

L'on aurait pensé que tous ces reçus, préposés, agents d'exploitation, contrôleurs... du fait qu'ils avaient réussi en Français, étaient tous d'un niveau culturel "au dessus de la moyenne"... Je me suis aperçu en définitive, et cela dès mes premiers mois en été 1967 dans les Ambulants et dans les services de tri du PLM, que l'ambiance générale -sauf exceptions- n'était pas "follichonne" en matière de relation, de conversation échange idées et culture, en ce sens que les rapports étaient souvent brutaux, et que régnait la vulgarité, l'intérêt personnel (ça causait de sexe, de putes, de foot, de PD, de bagnoles, assez souvent)...

Canard ça rime avec milliard

Ces beaux et virtuaux milliards

En pet de truie sur une troupe de canards

C'est connu canard ça rime avec milliard

Mais les canards se foutent des milliards

Ces milliards avec lesquels on bouffe du caviar

Plutôt que du canard

Ces milliards qui puent la pète de truie et non pas la fragrance de caviar

Tant ils asphyxient les pauvres et lors des épizooties de grippe aviaire

Foutent en l'air des millions de canards

Canard ouais ça rime avec milliard

Mais si un canard la tête coupée dans le jardin fait la course sous l'oeil hagard

De la femme de ménage qui a raté le canard

Et n'aura pas un liard

Du propriétaire actionnaire le moindre milliard

Tous ces milliards

Ne feront jamais le dimanche sur la table du pauvre un plantureux canard

Canard ouais ça rime avec milliard

Et plus et mieux on croit connaître la route on s'égare

Quelques personnages dont je me souviens...

... Du temps où je travaillais au centre de tri postal du PLM à Paris Gare de Lyon...

Tout d'abord, de fin novembre 1967 jusqu'au printemps de 1971, au Transit National, au tri des colis pour toute la France en Nuit C (2 nuits consécutives sur 4, de 20h à 6h)...

Il y avait dans ce service situé au rez-de-chaussée à proximité du Transbordement et des voies de garage des wagons postaux, dans une vaste salle très haute de plafond, quatre postes de travail :

-Celui de l'ouverture des sacs sur une plate-forme au bout de laquelle commençaient à avancer quatre tapis roulants qui ensuite se dirigeaient en hauteur vers des "cocotes" tournantes, rondes, de près de quatre mètres de diamètre chacune, recueillant les paquets qui tombaient. Nous ouvriions durant chaque vacation de 20h à 6h, quelque 1800 sacs et parfois jusqu'à des 2000/2200... Les sacs arrivaient sur de grands chariots poussés par les "manuts" (les préposés), la file des chariots s'étirait jusqu'à plus de cent mètres de l'entrée du Transit, et de part et d'autre de la vaste entrée l'on voyait d'énormes entassements de sacs postaux empilés les uns sur les autres le long des murs...

-Celui des "Passe Paris", l'une des trois "cocotes" de 4m de diamètre, tournante, dans laquelle tombaient tous les paquets à destination de toute la France sauf Paris et départements limitrophes, et sauf la "ligne" (les départements desservis par les ambulants du PLM).

-Celui des "Paris" (et départements limitrophes)

-Celui de la "Ligne"

Autour de chacune de ces "cocotes" se tenait une batterie circulaire de deux rangs de sacs accrochés et l'on voyait sur la batterie devant chaque sac, l'étiquette de destination (un "collier bleu" rectangulaire)... Quand le sac était plein, on le fermait avec un "cheveu" (un fil rigide) et avec l'étiquette bleue, et aussitôt on mettait un sac vide à la place. On appelait "faire des sups" (des sacs supplémentaires) ce travail, en général effectué par 2 ou 3 préposés se tenant derrière les batteries... Autour de la cocote nous étions 3 ou 4 voire jusqu'à minuit 5 trieurs et je ne vous dis pas à quel rythme on se saisissait des paquets dans la cocote afin de les jeter dans les sacs autour de la batterie, il fallait faire très vite pour lire les adresses écrites sur les paquets et ne pas se tromper en lançant les paquets dans les sacs (souvent un "côte d'or" hélas, tombait dans "l'Yonne" juste à côté!)

... A l'ouverture, à mesure que le préposé (un grand costaud souvent, un Antillais ou un Réunionnais) vidait les sacs sur la plate-forme, nous étions quatre à cinq trieurs répartissant

les colis en les jetant sur les trois tapis roulants menant aux cocotes... Cette position de travail était la plus fatigante et c'est là que l'on respirait le plus de poussière et là où il y avait le maximum de bruit...

Lorsqu'on prenait notre service à 20h, en Nuit C ou en Nuit D, nous nous trouvions là, toute la "brigade" en même temps jusqu'à minuit, que la "17-24", une brigade spéciale composée en général d'auxiliaires ou d'étudiants... De telle sorte qu'à minuit au moment de la pause qui durait jusqu'à 1h (on se rendait alors à la cantine), l'on avait ouvert jusqu'à des 1100, 1400 sacs...

Durant cette pause de 0 à 1h (on avait un chef "cool" qui nous laissait reprendre à 1h un quart) après le repas pris à la cantine, on jouait au tarot à quatre à 10 centimes le point.

On avait encore une autre pause d'un quart d'heure à 3h du matin, et très souvent, sur le coup de 4h, 4h et demie au plus tard 5h, nous avions notre compte en matière de sacs ouverts (de 1800 à 2200)... Alors, le chef nous laissait partir, on allait sous la douche du PLM et on se réunissait entre trois ou quatre "potes" dans un petit bar sympa autour d'un copieux petit déjeuner...

Il m'arrivait, avant d'aller dormir dans ma chambre d'hôtel au mois au 11 rue Claude Tiller 12ème arrondissement, jusqu'à midi/une heure... de parcourir Paris en vélo à toute vitesse dans le jour naissant, jusqu'aux Champs Elysées, le long de la rue de Rivoli, du boulevard Saint Germain... (des "virées" d'environ 1h de temps, avec un arrêt "rebelote un autre petit déjeuner" dans un bistrot à l'autre bout de Paris)...

Et le soir 20h, la deuxième nuit de travail... Suivaient 2 nuits de repos... (Sauf quand il fallait faire des "rentrées" c'est à dire rendre des nuits de samedi dimanche en décalage d'office, remplacer un copain de l'autre brigade)...

... Des personnages avec lesquels j'ai travaillé au Transit National et dont je me souviens le plus, durant cette période de novembre 1967 jusqu'au début de 1971, je cite : Lovisat, Pierre, Mouls, Théron, Cave, Delattre, Deyris...

-Lovisat était un "simple" comme on dit, un type qui passait pour un demeuré, l'idiot du PLM et qui était un pupille de la Nation, âgé d'une trentaine d'années, qui faisait souvent le pitre, se déculottait et montrait son cul debout juché sur le bar de la cantine, à chaque fois c'était un spectacle qui soulevait une tempête de rires et d'exclamations... Il racontait des tas de conneries, il était la risée de tout le monde...

J'avais pour ce Lovisat, une sympathie particulière, et je crois bien que j'étais le seul de tout le PLM à avoir avec lui des discussions sur des tas de sujets d'actualité, sur des bouquins, sur des films, enfin sur des tas de choses qu'avec les autres je pouvais pas discuter. J'ai très vite réalisé en étant copain avec lui, qu'il était très cultivé, très intelligent, et qu'il avait une "belle âme". Il me disait qu'il faisait exprès de faire le con tout le temps et que c'était sa façon de les aimer, les autres, en les faisant rire et les laissant se foutre de sa gueule...

Au Transit, il faisait des "sups" toute la nuit, et les autres arrêtaient pas de se moquer de lui, et trouvaient qu'il allait pas assez vite. "Eh Lovisat, ça dégueule, maille toi le cul"!

Quand il était pas au Transit, il était au dépoussiérage des sacs, et parfois, le bureau d'ordre l'affectait à l'ascenseur comme "liftier"... Il était toujours habillé en bleu de travail d'ouvrier, la veste ouverte sur un tricot blanc, et il avait un début de calvitie, le haut du crâne lisse comme un oeuf...

-Pierre, Mouls, Théron et Cave, c'était le "quatuor" inséparable dans les beuveries, les

tournées de bistrot, les parties de tarot et les "piliers" de tous les "arrosages" et célébrations de résultats sportifs et autres, mutations de copains etc. ... Avec eux, les discussions tournaient autour des mêmes sujets : le cul, les putes, les PD, les bagnoles, le foot, le rugby, les boîtes... C'étaient pas des mauvais bougres loin de là, je suis même des fois sorti avec eux, parce que c'est vrai qu'avec eux on se marrait, surtout avec Cave le plus "vieux" (et le plus roué) de la "bande des quatre"...

Pierre (c'est son nom de famille) était de l'Aveyron (de Rodez je crois) , Mouls et Cave étaient de l'Aude, et Théron, de l'Hérault (Montpellier je crois)... Cave, le plus âgé, lui, était "manut" (préposé) et ce Cave il dénotait par son langage très cru et par ses expressions bien à lui très triviales (on aurait dit qu'il causait avec son trou de bale)... Il avait une moto ancienne, gris clair, une forte cylindrée, toujours bien astiquée et un jour pendant une pause de minuit à une heure il me l'a faite essayer sur les quais du transbordement, une nuit où y'avait pas beaucoup de chariots ni de tas de sacs empilés... Qu'est-ce qu'il était rigolo, ce Cave ! Il se foutait de moi, mais c'était jamais méchant... Il pouvait pas causer cinq minutes sans dire "cul, putain, bordel, enculé, pédale, merde, tu fais chier" etc. ... Et il avait sans cesse la clope au bec, des sèches roulées avec du gris (à l'époque le paquet de gris avait 0% d'agents de saveur et de texture, 40 grs et c'était le meilleur et le moins cher)...

-Delattre faisait partie, lui, de la "17-24", c'était un ancien de l'ORTF viré (sans doute pour ses positions "un peu anarchistes sur les bords"). En attendant de trouver un autre emploi dans le journalisme, il avait été embauché au PLM comme auxiliaire... C'était un type calé sur tout, qui connaissait l'actualité politique et autre dans tous les détails, je me trouvais souvent en sa compagnie jusqu'à minuit, autour de la batterie des "passe paris" et avec lui, j'aidais Lovisat à faire des "sups"...

-Deyris, lui, était un type d'Hagetmau dans les Landes, très radin, qui ne payait jamais à boire ni quoi que ce soit, un solitaire, un célibataire endurci qui pensait que les femmes étaient source de dépenses, qui avait peur de se faire embobiner par une femme, et qui en journée de 10h du matin jusqu'à 17h, travaillait en second emploi chez un luminaire. Il devait avoir un sacré coquet livret d'épargne, ne sortait jamais, ne dépensait pour son quotidien que le strict minimum... On se demandait quand il dormait, tellement il bossait...

-Notre chef, au Transit (je ne me rappelle plus son nom) était un type presque à l'âge de la retraite, cheveux blancs, en blouse grise tout le temps, vachement sympa, sans cesse la clope au bec, toujours de ci de là à bosser avec nous, soulevant et vidant les sacs, triant, faisant des "sups", très droit, très "moral", vraiment un type bien, il nous laissait partir des fois à 4h du matin quand on était arrivé aux 1800 sacs requis (en fait à 4h du matin, on avait ouvert 2000, 2200 sacs)... Faut dire aussi, qu'on bossait tous comme des dingues et qu'avec la "17-24" jusqu'à minuit, le chariot chargé de sacs jusqu'à 3 m de hauteur, il "faisait pas long feu" au rythme de l'ouverture surtout avec l'Antillais costaud et Cave sur cette position "stratégique" de l'ouverture...

... Au début de l'année 1971 je fus affecté à l' "Avion", au premier étage du PLM, un service qui traitait tout le courrier venu de toute la France, de Paris et de la région parisienne, à destination des antilles françaises, de la Guyane, La Réunion, les anciennes colonies d'Indochine devenues le Viet nam, le Laos, le Cambodge ; les anciennes colonies d'Afrique Noire, l'Afrique du Nord Maroc Algérie Tunisie, et les Terres Australes.

Les sacs étaient en toile plastifiée bleue, et ne pesaient que 25 kg maximum (les sacs de départ).

Les positions de travail étaient les suivantes :

-L'ouverture, sur une grande table métallique percée de petits trous pour le passage de la poussière : les chariots se succédaient, un préposé ouvrait et vidait les sacs, nous étions 2 de chaque côté de la table, nous répartissions les paquets, les liasses de lettres et de journaux magazines dans une bonne dizaine de corbeilles métalliques disposées au delà de la table d'ouverture. Au rythme où nous jetions les paquets et les liasses, les corbeilles se trouvaient pleines très vite, un préposé venait et les dirigeait vers les positions de travail et en remettait une vide à la place (souvent pas assez vite surtout quand on manquait de corbeilles, de telle sorte que du courrier tombait par terre)... On appelait ce service de l'ouverture la "Répartition". Quand j'étais de "1ère répat" cela signifiait que j'étais à la "répat" toute la nuit (en fait jusqu'à 4h, 5h du matin). Quand j'étais de "2ème répat", après la pause de minuit à 1h, on m'affectait sur une autre position de travail (en général de tri des lettres)...

-L'ensachement UF (Union Française) et l'ensachement AFN (Afrique du Nord) : les trieurs apportaient les liasses que l'on mettait dans des grands casiers avec les paquets, et quand le casier était plein, on remplissait un sac avion maximum 25 kg et il fallait impérativement suivre les consignes du "pointeur" qui arrivait avec une feuille imprimée sur laquelle étaient inscrites les heures de départ pour Orly. On prévenait les trieurs pour la confection des liasses de lettres qui devaient être prêtes pour le départ annoncé.

Il fallait peser chaque sac de façon à ce qu'il ne dépasse pas les 25 kg, mais la balance n'était pas toujours très juste...

-Les positions de tri de lettres au casier, par "côtés" : Guadeloupe, Martinique, Guyane ; puis les anciennes colonies d'Afrique Noire, puis l'Afrique du Nord : devant ces positions là, l'on n'effectuait que du tri de lettres et cartes postales au rythme règlementaire (et imposé) de 500 au quart d'heure, debout ou assis (quand les casiers étaient équipés de sièges)...

-Le service des "surtaxés" (les grosses enveloppes dont certaines pesaient jusqu'à 2kg) : là, les cases étaient plus grandes.

-Les positions de la "Machine" et du "Pointage" qui étaient des positions "privilegiées" en ce sens qu'elles étaient tenues par les "caids" de la brigade (des anciens, des pistonnés, des mecs qui savaient taper très vite à la machine)...

Je n'avais pas de position attirée, d'ailleurs la plupart d'entre nous, nous "tournions" par semaine ou par mois, chacun à notre tour sur l'une ou l'autre des positions de travail sauf à la Machine et au Pointage tenues par les "caids"...

Ce que j'aimais le plus, là où je trouvais que le temps passait le plus vite, c'était la Répartition (fatigant, voire épuisant, mais c'était là aussi qu'on se marrait le plus et qu'on s'entendait le mieux entre potes)...

L'ensachement, on était tout seul, fallait gérer... Le tri devant les casiers, là, c'était ce qu'il y avait de moins rigolo, de plus long, et là où on était le plus sous la coupe des chefs (pas rigolos, les chefs, à l'Avion)...

Je me souviens, quand le chef était pas dans les parages, et que j'étais au tri devant un casier, je m'amusais à dessiner des "shadocks" sur des "étiquettes 26" (étiquettes de destination)... J'arrivais à en dessiner des fois, une bonne dizaine dans la nuit... Les copains se marrant quand je les montrais (c'était plus "élaboré" on va dire, mes dessins, que les shadocks de la Télé... J'en ai réalisé une sacré collection en tout !

-Il y avait aussi au PLM Avion, la cabine des chargements (traitement, tri et préparation

envoi des valeurs déclarées et des recommandés) où n'étaient en général affectés que des "anciens" (d'une vingtaine d'années environ plus âgés que moi). Parfois, je m'y trouvais en renfort dans ce service. Il fallait tenir un grand cahier d'inscription et d'enregistrement de toutes les "VD" et "LR" en entrée et sortie, "au plus juste" et si possible sans ratures ni ajouts ou surcharges, de telle façon qu'en fin de traitement (fin de vacation) le bilan devait être de zéro entre les entrées et les sorties, sinon, il fallait effectuer impérativement les recherches nécessaires.

-Voici les personnages dont je me souviens le mieux, de cette époque 1971 – 1976 où je travaillais au PLM Avion en nuit C :

-Adraste, un type à peu près de mon âge, un préposé très costaud, d'allure genre forain ou "manouche", d'un visage particulièrement typé, qui, en journée se trouvait en relation affaires avec des ferrailleurs, des brocanteurs, des revendeurs au noir, toujours à la limite de la légalité, et à qui "il ne fallait pas raconter d'histoires", ne pas trop se froter, tant il était susceptible, sourcilleux, bagarreur... Je bossais, notamment à la "Répart", souvent avec lui, et il fallait voir à quelle vitesse il ouvrait les sacs!

Cet Adraste, "il faisait jamais dans la dentelle", mais au fond, c'était pas le mauvais bougre, la preuve c'est qu'il fit partie de mes meilleurs copains et j'étais l'un des rares mecs à l'Avion, à "être dans ses papiers" à tel point que pour mon mariage en 1975 et pour ma mutation dans les Vosges en 1976, il a fait partie de l'équipe de mes accompagnateurs pour "enterrer ma vie de garçon" (assez "épique" comme épisode soit dit en passant, vu la "cote" que j'avais au PLM Avion à la fin)...

Il m'est arrivé, lors de moments "historiques" dans ces nuits de travail à l'Avion, "où comme on disait, on n'était pas payés bien cher mais on rigolait"... D'avoir avec Adraste, ce type "hors du commun" et si "marginal" à sa façon, des discussions passionnées sur toutes sortes de sujets, des gens, de la vie, de la société, du monde ; des discussions à nulle autres pareilles à celles que j'avais avec les autres... Il savait que j'étais "un peu poète et anarchiste sur les bords", que j'étais toujours plus ou moins "dans la lune" et dans des tas de pensées et de réflexion et sans cesse en observation... mais jamais il s'est foutu de ma gueule...

A côté de lui, à portée de main, là où il bossait, à la "Répart" ou ailleurs poussant des chariots, changeant les corbeilles, vidant les sacs, faisant des "sups"... Il avait toujours 2 ou 3 canettes de bière. Ses bras et son torse et son dos étaient couverts de tatouages...

-Filali, un autre préposé souvent affecté (à vrai dire tout le temps) à la Répart', un mec assez "fruste" on va dire, et qui lui non plus ne "faisait jamais dans la dentelle", et qui cherchant une femme pour se marier avait rencontré par annonce une jeune Réunionnaise... Pour son mariage, le repas avait eu lieu dans un restaurant ouvrier menu du jour un steak frites !

-Euséby, l'un des "gros caïds" de la Machine et du Pointage, un mec toujours "plein aux as" qui payait à boire à tout le monde, et qui était du RPR en tant que militant avec un petit poste de responsabilité au sein de son quartier et qui avait "des tas de relations" (autant dire "le bras long")... Sous la blouse grise de travail il était toujours en costard cravate, il était assez baraqué, corpulent, un ventre proéminent, on aurait dit un "député riche et gras" à le voir...

-Kakou, un Sénégalais d'origine, de Dakar je crois, affecté lui, en permanence aux "Surtaxés", un type qui avait quitté sa femme, vivait avec ses enfants mais subvenait aux besoins de sa femme avec laquelle il ne voulait plus vivre, s'occupait de ses enfants et s'assurait de leur éducation (et les envoyait de temps à autre en court séjour chez leur mère).

Ce Kakou, sa passion c'était la lecture des journaux (tous les grands journaux nationaux toutes tendances droite gauche confondues) dont en particulier "Le Monde Diplomatique", il était au courant de toute l'actualité la plus récente comme la plus ancienne, il s'y connaissait en droits, en lois, sur tout ; et il entreposait rangeait dans son casier au vestiaire, des piles énormes de journaux classés par dates...

Très maigre, sec comme du bois mort, sous sa blouse grise, on le voyait en chemise blanche cravate noire, le cheveu bien crépu et bien fourni un peu blanchi aux tempes, on savait pas l'âge qu'il pouvait avoir, on aurait cru aussi bien 50 que 30... Lui aussi c'était "un bon bougre" et il faisait partie de mes potes.

-Charlie, le "clown le grand amuseur le rigolo le vanneur le farceur" de la Cabine des Chargements, qui aurait presque pu être mon père (vingt ans de plus que moi) et "qui m'avait à la bonne et très bien dans ses papiers" et qui fit partie de mes potes lors de l'arrosage pour mon mariage, et un an plus tard, l'arrosage de ma mutation pour les Vosges...

-Il y avait aussi, une dame d'une trentaine d'années dont le mari était mort d'une leucémie et qui élevait seule désormais ses trois enfants très jeunes, et qui tout à fait exceptionnellement par dérogation en raison de sa situation familiale de veuve avec enfants, avait pu être affectée en nuit. Cette dame, une brune au visage typé, assez chic d'apparence et très sympathique, avait été placée en position permanente devant un casier de tri doté d'un siège : C'était au tri des lettres et cartes postales pour l'Afrique du Nord notamment l'Algérie, et lorsque je me trouvais au tri de l'AFN je voyais une case "Blida" (Blida où j'avais vécu avec mes parents de 1959 à 1962)... A l'AFN, je me trouvais à chaque fois, à côté de cette dame et nos discussions étaient toujours intéressantes et sur cette position de tri, contrairement aux autres, jamais je ne m'ennuyais...

... Je suis resté en tout et pour tout cinq ans environ, au PLM Avion nuit C, de février mars 1971 jusqu'au 30 juillet 1976, date de mon départ en mutation pour Bruyères dans les Vosges...

De mon mariage en 1975 jusqu'à juillet 1976, entre mes 2 nuits de travail et donc durant le temps de mes 2 nuits de repos avec les journées, je faisais avec une carte d'abonnement SNCF au mois, le voyage aller retour Paris Est- Saint Dié des Vosges. Je partais de Paris Est par un train rapide vers Nancy à 6h 15, juste après ma 2ème nuit de travail, je changeai de train à Nancy, un autorail rapide pour Saint Dié où j'arrivais vers 11h. En gare de Saint Dié j'avais, stationnée dans un recoin, ma mobylette avec laquelle en une demi heure je gagnais Granges sur Vologne où je demeurais alors dans un HLM avec ma jeune femme...

Je passai donc à chaque fois, une après midi, une nuit, une journée complète, une autre nuit et pour finir un matin, dans les Vosges avant de repartir en sens inverse ce matin là pour arriver à Paris Est vers 17h, et au PLM pour 20h...

L'abonnement me coûtait 262 francs par mois et je gagnais en 1975, 2275 francs par mois plus les indemnités de nuit... Et jusqu'à mon départ pour les Vosges le 30 juillet 1976, je payais 150 francs par mois une chambre située dans une maison chez une vieille dame, à Saint Mandé au 26 avenue Alphand exactement (proche du bois de Vincennes)...

Ce fut le 10 juillet 1976 que j'appris, par une note du bureau d'ordre du PLM, que j'étais muté en "rapprochement d'époux" dans les Vosges, au bureau de Bruyères pour le 30 août 1976 à l'issue de mon congé annuel du 30 juillet à fin août...

... Un dernier "détail" avant de clore ce récit :

A l'ensachement UF où lorsque j'y étais affecté pour un mois, et où j'étais tout seul à gérer (le tri, la mise en sacs, la pesée, les départs des sacs en fonction des heures des avions d'Orly), je voyais un casier "Terres Australes et Antarctiques Françaises". Ce casier là, il ne fallait le vider et en mettre en sacs le contenu... que 2 fois par an (un intervalle de six mois), parce qu'il n'y avait pour les TAAF dont les îles Kerguelen 49 degrés latitude Sud entre autres, et Terre Adélie, que deux vols aller retour par an... Il fallait donc veiller à ne surtout pas rater le départ dont on voyait d'ailleurs sur le programme affiché, deux mois à l'avance, le jour et l'heure du départ...

En général, à chaque fois, un seul sac à remplir suffisait (exceptionnellement on le laissait dépasser les 25 kg réglementaires)...

Chaque fois que je mettais un paquet, une grosse enveloppe, une liasse, dans ce casier ; je ne pouvais m'empêcher de rêver à ces contrées lointaines, à l'Antarctique, déjà du fait que très fort en géographie et passionné que je l'étais, de géographie physique et humaine autant que d'histoire... Je m'imaginai, pris comme témoin chargé du journal de bord, dans l'une de ces expéditions scientifiques en Antarctique... Quel "pied" je me prenais, en rêve, en imaginaire alors, dans mon quotidien de boulot de nuit au tri !

Le "bon sens"... des choses, des êtres...

Ce qui manque à la plupart des gens de ce monde, des gens du "commun" tout comme peut-être aussi des gens dont on dit qu'ils sont "hors du commun"... C'est le "bon sens", le sens naturel, authentique et intemporel des choses, des êtres, que l'on peut avoir en soi...

Le "bon sens" s'acquiert davantage par le toucher, par le voir, par l'entendre, par le sentir et cela dans toutes les nuances... Que par le raisonnement, la pensée, l'idée ou la logique que l'on se fait tout à fait personnellement, des choses, des êtres...

En ce sens, Pierre Auguste Renoir le peintre, né en 1841 et mort en 1919, fut, bien plus que l'ensemble de ses contemporains, hommes et femmes du commun comme du "hors commun" y compris les génies, les savants, les littérateurs, les grands penseurs de son temps, un être qui avait du "bon sens", un "bon sens" inné, aigu, lucide, de toutes choses...

Souvent ce sont les gens simples, de la campagne, qui ont ce "bon sens" des choses et des êtres, un "bon sens" qui leur vient tout naturellement de ce qu'ils observent autour d'eux, qu'ils regardent, entendent, sentent, touchent de leurs doigts... et qui leur donne ce "savoir", cet entendement, cette compréhension, que les intellectuels avec leurs connaissances, leur raisonnement, leur "vision du monde", leur langage, leur pensée, et tous les livres qu'ils ont lu, tout ce qu'ils ont appris à l'école puis au collège puis au lycée puis encore à l'université... N'ont pas ou ont perdu en partie...

Le "bon sens" en effet, ne s'apprend pas à l'école, ne s'apprend pas comme on apprend la géométrie, la philosophie, l'astronomie, le calcul, l'économie... Il n'est pas non plus selon l'idée de Rousseau, le fait que les hommes naîtraient en sachant tout, comme s'ils avaient en eux dès la naissance et même avant en tant que fœtus, le "germe" du savoir qui va peu à peu se développer au fil de l'expérience de la vie dans tel environnement familial et social... Car nous naissons bel et bien en ne sachant rien...

En ce sens, soit dit en passant, nous sommes, nous les Sapiens, différents des Néandertaliens qui disparurent il y a trente mille ans et qui avaient, eux, à l'arrière de leur cerveau, une "zone d'acquis" (en revanche les Néandertaliens n'avaient pas comme nous les Sapiens, dans le lobe frontal du cerveau, suffisamment développée, cette "zone siège de la capacité d'adaptation, de la créativité et de l'invention" si déterminante pour l'évolution et la perpétuation de l'espèce humaine (homo Sapiens Sapiens)...

Certes, handicapé -si l'on peut dire- par cette absence d'acquis générationnel venu du fond des âges qui est le propre de bien des espèces vivantes en particulier des néandertaliens qui vécurent pendant 250 000 ans ; Homo Sapiens en naissant, puis dans les toutes premières années de sa vie, devait "tout apprendre" mais il avait en revanche cette capacité à s'adapter, à entreprendre, à découvrir, à créer, imaginer, que Néandertal n'avait qu'en partie...

... Voici quelques réflexions relevées par Jean Renoir au sujet de son père Pierre Auguste Renoir, dans le livre qu'il a écrit "Pierre Auguste Renoir, mon père" :

"La démocratie a supprimé les titres de noblesse pour les remplacer par des distinctions tout aussi puériles"

"Moi, du génie? Quelle blague! Je ne prends pas de drogues, n'ai jamais eu la syphilis et ne suis pas pédéraste! Alors?..."

"Il faut une sacré dose de vanité pour croire que ce qui sort de notre seul cerveau vaut mieux que ce que nous voyons autour de nous. Avec l'imagination on ne va pas loin tandis que le monde est si vaste. On peut marcher toute une vie et l'on n'en voit pas la fin."

"Un bouchon : il faut se laisser aller dans la vie comme un bouchon dans le courant d'un ruisseau."

"Ce qui se passe dans mon crâne ne m'intéresse pas. Je veux toucher...au moins voir...!"

"On savait à la fois lâcher un pet en société et accorder les participes. Aujourd'hui, les Français ne pètent plus mais parlent comme des illettrés prétentieux."

"Tu suis le courant... ceux qui veulent le remonter sont des fous ou des orgueilleux, ou pire, des destructeurs. De temps en temps tu donnes un coup de barre à gauche ou à droite, mais toujours dans le sens du courant."

"Les choses sont ce qu'elles sont. L'analyse du sang ne m'aide pas à donner avec mon pinceau l'idée de la circulation."

"C'est très gentil la découverte par Newton de la loi de la chute des corps. Mais ça n'empêche pas que la découverte par une maman de la façon de tenir un bébé existe aussi."

... De ces réflexions là, de Pierre Auguste Renoir, il y en a presque à chaque page du livre, et le livre en collection "poche" a 507 pages...

Souvenirs, anecdotes de vie, suite 1...

... C'était après mai 68 à Paris, dans le temps des Hippies...

A ce moment là je travaillais au centre de tri postal PLM en brigade de nuit (2 nuits de 10h sur 4). Dans la journée je me rendais au Quartier Latin, ou place du Tertre à Montmartre ; et sur le trottoir, sur le pavé, en bordure de rue, je disposais d'immenses cartons à dessin

ouverts à deux battants sur lesquels j'écrivais des textes poétiques au gros crayon feutre noir... J'étais fringué à peu près comme les Hippies...

Les gens s'arrêtaient et lisaient les textes, et "se fendaient" d'une pièce d'un Franc, parfois de cinq ou de dix même, qu'ils mettaient dans un béret (un béret que je ne portais jamais, ni casquette ni chapeau ni bonnet sur la tête)...

Un jour en deux heures de temps, je récoltai une somme d'environ 50 francs... Ce qui pour 2 h, était très largement supérieur à mon salaire d'agent d'exploitation des PTT même en tenant compte des heures de nuit, pour ces 2 h de travail dans le wagon postal ou devant un casier de tri du bureau gare...

Je me rendis, avec les 50 francs en poche, dans un restaurant du Châtelet où je pris un menu à 15 francs (le moins cher)... Et à la sortie j'ai donné les 35 francs qui me restaient à un clochard en lui disant de boire un bon coup à ma santé...

... La vieille dame du 26 avenue Alphand à Saint Mandé en 1974...

... Au 26 avenue Alphand à Saint Mandé Val de Marne, à proximité de la Porte de Vincennes, dans les années 1973-1976, demeurait une vieille dame, Madame Maurice, qui devait être âgée alors, de 90 ans environ peut-être un peu plus...

Sans doute la maison dans laquelle demeurait Madame Maurice, avait-elle été bâtie dans la seconde moitié du 19ème siècle, une demeure bourgeoise à un étage, dans le style de ces demeures de banlieue aisée que des gens de la bonne société se faisaient construire, notamment au Second Empire...

Cette maison était entourée d'un petit parc de quelque six ou sept cents mètres carrés, une "oasis" d'herbes et de plantes sauvages et d'arbres et arbustes... Ce parc n'était plus vraiment entretenu, et ressemblait à une jungle tropicale. Un muret surmonté de grilles entourait ce parc et, donnant sur l'avenue Alphand, devant la maison dans laquelle on accédait à la porte d'entrée par un petit perron de 3 ou 4 marches, il y avait un muret plus bas surmonté d'une grande grille avec au milieu, le portail...

L'espace compris entre la façade de la maison et le petit muret et la grille donnant sur l'avenue, était relativement bien dégagé et l'on y voyait surtout des fleurs en massifs plus ou moins délimités, et quelques plantes sauvages...

La maison avait un étage auquel on accédait par un escalier en bois ouvragé, de marches solides, mais la vieille dame Madame Maurice vivait au rez-de-chaussée dans un salon-salle à manger et dans une chambre contiguë, du côté donnant sur l'arrière de la maison. Il y avait un couloir en long, séparant la partie arrière de la partie avant, qui, elle, avait une chambre donnant sur l'avenue, et, à côté, la cuisine. Une cuisine bourgeoise très 19ème siècle, assez vaste, dotée d'une longue et énorme cuisinière en fonte avec barres de cuivre autour, à plusieurs feux, réservoir pour l'eau chaude, et deux fours...

Cependant, cette énorme cuisinière n'était plus utilisée depuis pas mal d'années, et la vieille dame avait déposé dessus un réchaud à gaz...

C'est dans cette maison, et dans la chambre située face à l'avenue, que j'ai vécu de 1973 à 1976 (jusqu'au 30 juillet 1976 jour où j'ai quitté le centre de tri du PLM pour venir dans les Vosges)...

Madame Maurice, la vieille dame, me louait cette chambre pour 150 francs par mois. Une chambre assez vaste, haute de plafond, dotée d'un grand placard mural à étagères, d'un lit qui eût pu être à 2 places mais en fait on va dire "une place et demi", d'un lavabo coin toilette, et d'une table au milieu de la chambre... Il y avait dans un recoin délimité par un rideau, un espace dans lequel j'entreposais des cartons empilés...

Le sol était de plancher, un gros plancher tel qu'on les faisait au 19ème siècle dans ces maisons bourgeoises...

Dans l'espace situé devant la maison j'avais ma mobylette garée et de temps à autre je décalaminais le pot d'échappement et effectuais quelques petites réparations...

Vers fin octobre 1974, un soir je rentre dans ma chambre et je vois sur le lit, roulé en boule, un chaton tigré de 2 mois d'âge : Fripouille, que mon ami Michel et sa femme venaient de m'apporter. La vieille dame a reçu mon ami en mon absence et a mis le chaton sur mon lit.

Ce chaton, je l'avais retenu, il était né le mardi 20 août 1974, c'était le fils de Sissi, la chatte de mon ami, un mâle tigré.

La vieille dame s'est prise d'affection pour ce chaton, et quand j'étais au travail elle s'en occupait. Il dormait avec moi et il s'est étoffé très vite, devenant un magnifique matou, gambadant dans le petit parc autour de la maison. Le vétérinaire que j'avais consulté pour les vaccinations m'avait conseillé de le faire castrer à l'âge de 5 mois, mais j'ai refusé de faire subir à mon Fripouille, cette opération... Par la suite, bien que non castré, ce chat fut mon fidèle compagnon ainsi que celui de ma femme dans les premières années de notre mariage. Il suivait, sans laisse, trotinant à nos côtés, en promenade, comme un petit chien...

Bien sûr, il lui arrivait de disparaître durant des 3 ou 4 jours mais toujours il revenait et il était avec nous d'une gentillesse, ce chat, hors du commun... En revanche il "foutait de sacrées tannées aux autres matous du coin"! Il est décédé accidentellement le lundi 8 septembre 1980...

C'est aussi, dans cette chambre de la maison de la vieille dame à Saint Mandé, que, le soir à 20h du 20 mai 1974, assis devant la table sur laquelle était posé mon poste de radio, j'ai appris que Valéry Giscard d'Estaing venait d'être élu président de la République... Je "fulminais"... Regrettant que François Mitterrand n'ait pas passé, de justesse il faut dire, puisque Giscard avait été élu avec 50,8%...

Au matin du 25 juin 1975, après la "nuit historique" au PLM Avion, de mon "arrosage" à l'occasion de mon mariage et "enterrement de vie de garçon" ; je me trouvais dans la chambre, volets fermés et dans une demi obscurité, en compagnie d'une quinzaine de mes collègues de la brigade C Avion du PLM, et nous "visionnions" des films pornographiques très "hard", projetés en "super 8" sur le mur au dessus du lit, sept ou huit assis sur le lit, trois ou quatre sur la table et les autres sur un côté près de la fenêtre... Tout le plancher de la chambre d'un bout à l'autre était jonché de bouteilles soit vides soit encore avec un fond (de ricard, de whisky, de champagne principalement), ça puait la clope, la fumée et l'alcool là dedans, des rires tonitruants et prolongés et en salves fusaient, il devait bien être dans les 10h du matin... V'là-t-il pas que la vieille dame, Madame Maurice, entrouvre lentement la porte et risque le bout de son nez à l'intérieur : "Une lettre pour monsieur Guy..." Et elle tend une enveloppe que l'un de mes potes me fait passer...

Il faut dire que cette nuit du 24/25 juin 1975 fut vraiment "historique" : les chefs pourtant si peu "cool" à l'Avion, se rendant compte que le rendement cette fois là, ne pourrait jamais être dans les normes, avaient laissé faire !

D'un bout à l'autre de l'espace central de cette section de l'Avion, sur toute la longueur et en hauteur, était tendue une corde (de grosse ficelle) à laquelle j'avais attaché en des intervalles de 2 mètres, cinq ou six cercueils en carton entre lesquels j'avais aussi suspendu quelques unes de mes reproductions en grand format, des "shadocks" que j'avais dessinés sur des "étiquettes 26". Sur les cercueils on pouvait lire les prénoms de mes "tirages de langue sans succès", c'est à dire les prénoms des filles avec lesquelles j'avais "tenté ma chance sans qu'il ce soit passé vous voyez quoi" -plutôt faut-il dire plus par ma volonté, "échec et mat", que par la volonté des filles en question- (rire)...

Après la vacation qui avait dû se terminer un peu avant 5h du matin (à l'Avion en général, on terminait aussi, comme au Transit, de bonne heure, vers 5h au lieu de 6) nous voici en une bande d'une vingtaine de collègues m'accompagnant, en cortège, embarqués pour "aller voir les prostituées" au bois de Vincennes... Les copains s'étaient cotisés pour me "payer une pute" (de préférence la plus "potable" possible)... On arrive, le long d'une allée on les voit, les copains me poussent du coude... Mais même fin saoul que j'étais, j'ai rien voulu chiquer et il a fallu sur mon injonction rebrousser chemin... "Vous savez, leur ai-je dit, moi je suis un poète, un sentimental, un romantique, il me faut du chic, de la classe, de l'atmosphère, du rêve, et des filles dans des conditions comme ça c'est pas ce à quoi j'aspire ! Quelle crise de fou rire ! Et nous voilà partis finir la nuit dans ma piaule à Saint Mandé, un copain avait apporté tout un matériel de projection de films super 8... d'un "genre très spécial" !...

Etaient présents parmi mes potes, lors de cette "nuit historique" : Adraste et Rostaing (Rostaing, un autre type formidable) avec lesquels j'avais eu à un certain moment dans la nuit, des discussions comme on en a rarement dans la vie ; Kakou, Euséby, Charlie, Filali, N'Go (N'Go que l'on appelait "Tcho Tcho", un type d'origine asiatique, petit de taille mais très vif et aussi costaud et dur au travail qu'un type de grande taille)...

(Pour Adraste, Kakou, Charlie, Euséby, Filali, voir "quelques personnages dont je me souviens")...

La vieille dame Madame Maurice était une personne "de grande classe" mais très simple et toute emplie de ce bon sens naturel des choses que tant de gens n'ont pas... Elle recevait à jour fixe une fois par semaine un monsieur qui aurait pu être son fils, et qui était en fait le futur propriétaire de la maison (la maison était en viager)... Elle ne mangeait, le soir, qu'un yaourt et la moitié d'une tranche de jambon...

Quand je suis parti elle m'a beaucoup regretté, ainsi que Fripouille mon chat, pour lequel elle avait beaucoup d'attention. Elle a connu ma femme, venue pour mon déménagement (une simple valise et 2 ou 3 cartons plus le "panier de Minou")...

Par la suite, dans les premières années de mon mariage, j'envoyais à madame Maurice une carte de bonne année à chaque 1^{er} janvier , une réponse me venait... Jusqu'au jour où ma carte de vœux fut sans réponse, la vieille dame ayant quitté ce monde, centenaire je crois bien...

Pourquoi dit-on que le temps passe si vite ?

... L'on entend dire souvent que plus l'on avance en âge, l'on trouve que le temps passe vite...

A vrai dire le temps passe déjà tout aussi vite ou presque lorsque les gens sont plus jeunes, et cela depuis la fin de l'enfance, depuis la fin de l'adolescence, depuis "l'entrée dans la vie

active"...

Cette impression que le temps passe vite, je crois qu'elle vient du fait que nous ne prenons pas en nous, que nous ne ressentons pas, la dimension et la densité de l'instant présent, du moment vécu... Sans cesse préoccupé que nous sommes de "nous projeter en avant", dans le moment d'après, dans ce que nous avons à faire ou nous voulons faire, dans le jour du lendemain, dans un temps ultérieur avec un ou des projets (projets de toute nature)...

Ainsi en nous projetant en avant, même dans un en avant tout proche, celui de l'heure suivante, du jour de demain... Perdons nous de vue, de ressenti, le moment ou l'instant que nous vivons qui déjà "s'enfonce dans le temps" (et ce qui peut sembler paradoxal, nous paraît "trop long" voire parfois "ennuyeux" à vivre)...

Une fois perdu en partie ou quasi totalement, en nous, cette dimension et cette densité de l'instant vécu, dès lors même que l'on s'en rend compte et que l'on aimerait bien retrouver au moins en partie... Il s'avère très difficile, cela demande un effort considérable, de la retrouver cette dimension et densité de l'instant présent...

Il me paraît certain que "le temps passe moins vite" lorsque l'on conserve en soi la capacité de ressentir, de percevoir, de vivre, de toucher, de voir, de sentir, d'entendre, d'appréhender... Dans la mesure même, dans la dimension et dans la densité qu'il y a dans le moment vécu, l'instant présent... Sans avoir la moindre préoccupation, le moindre souci du moment à venir, et donc, de ce que pouvons avoir envie de faire ou de prévoir...

La grande mode des hôtels à insectes...

... L'on voit depuis environ 2 ans, et cela de plus en plus un peu partout dans les jardinerie, notamment dans les grandes surfaces de jardinage loisirs... Toutes sortes d'hôtels à insectes, des gros, des moyens, des petits, à installer (parfois après les avoir montés soi même)... C'est "la grande mode"! Le grand engouement du temps présent!

Je suis sidéré que tant de gens (souvent demeurant en lotissement urbanisé) puissent croire que des centaines d'insectes vont ainsi venir loger dans ces "cabanes" dont certaines d'un bon mètre de hauteur et de presque autant de large, sont vendues dans des "Botanic" jusqu'à des 200 euros !

Comment voulez vous (par quel "miracle") ... (rire)... que les insectes en réalité, vont venir par centaines voire par milliers, s'installer dans ces structures faites de bouts de bois troués, de paille, de brindilles, de morceaux de tuiles etc.?...

Ridicule !

... Bien sûr, "ça fait joli dans le jardin, ça en jette" ! Mais quelle gabegie dans la consommation de masse loisirs équipements jardinage, cette folie d'hôtels à insectes !

Je voudrais bien rencontrer quelqu'un qui sera en mesure de me prouver par A plus B que ces hôtels à insectes attirent des centaines d'insectes... Alors même qu'on le sait il y a des études scientifiques montrant que de nombreuses espèces d'insectes sont en voie de disparition en se raréfiant du fait des pesticides et de toutes les vacheries qu'on fout dans la terre...

D'ailleurs, la vérité c'est que les espèces les plus nuisibles et les plus prédatrices dans le mauvais sens, elles, s'adaptent aux pesticides et que les survivants donnent des générations

plus résistantes, ce qui pousse les lobbies (Bayer, Monsanto) à produire sans cesse des pesticides encore plus forts...

Toute la France en vélo en 1969...

... Cette année là, en 1969 alors que je travaillais de nuit (2 nuits sur 4) au Transit National, tri des colis au PLM Gare de Lyon... Je me ménageais par ce que nous appelions des "combines", de longs congés qui consistaient en jours normaux de congé (nous en avions 26 dits "ouvrables" par an, augmentés de 5 dits de "fin d'année" plus 4 appelés des "ferry" (de la circulaire Ferry) soit donc en tout 35 jours que l'on pouvait fractionner en plusieurs fois dans l'année ; chaque période de congés précédée de plusieurs séries de remplacements de collègues de l'autre brigade, avec en plus, entre les remplacements et les congés, les repos compensateurs (10h une nuit, 20h deux nuits, 40h quatre nuits)... En effet, depuis mai 68, pour les heures travaillées le dimanche entre 0 et 6h et entre 20 et 0 h, on avait la compensation à 100% c'est à dire 10h... A moins d'être "décalé" une nuit de samedi/dimanche ou une nuit de dimanche/lundi, l'on arrivait assez vite, en quelques semaines, à obtenir jusqu'à 40h, donc 4 nuits de 10h... L'on pouvait même dans le cadre de l'une de ces "combines" demander un "décalage" volontaire de 2 nuits celles du samedi et du dimanche lorsque les 2 nuits de travail tombaient sur le samedi et le dimanche, ce qui prolongeait encore notre congé...

Avec ce système de combines, j'ai donc pu, à deux reprises en 1969, bénéficier de deux longues périodes de vacances : la première du 23 avril jusqu'au 12 juin, et la seconde du 31 août jusqu'au 30 septembre. Et encore trois autres périodes plus courtes, d'une semaine chacune dont une du 24 au 30 juin...

Au mois de mars j'avais acheté d'occasion au Marché aux Puces de Saint Ouen Porte de Clignancourt, un vieux vélo pour 80 francs, sans dérailleur ; et avec ce vélo je m'étais aventuré une fois jusqu'à Chartres par la nationale 10, à 93 km de Paris... Un jour l'aller, le lendemain le retour...

Puis, du 23 avril jusqu'au début du mois de mai, je m'étais aventuré avec ce vieux vélo, cette fois, dans le Sud de l'Angleterre, de Douvres suivant la côte et remontant jusqu'à Birmingham... Mais le vent, et de bonnes averses intempestives ont eu raison de mon courage, et de guerre lasse, j'abandonnai le vieux vélo dans un fossé au bord de la route, pas très loin de Birmingham, et je fis de l'auto stop jusqu'à Londres, et finalement revins à Paris en train, vers le 10 mai. Cette fois, je me rendis chez un marchand de cycles "Cycles La Gazelle" place de la Nation, et achetai un vélo plus performant, neuf, un bon cyclo de randonneur à 8 vitesses (double plateau et quatre pignons) et m'aventurai à partir du 12 mai, sur un parcours dans toute la partie Ouest de la France, de 3200 km : Touraine Anjou, Limousin, Lot, Aquitaine, Landes, jusqu'à Bayonne... Et ensuite de Bayonne à Dunkerque par les routes proches de la côte, Bretagne et Normandie. J'ai même fait une incursion aux Pays Bas en longeant la côte Belge jusqu'à Heist an Zee... Puis de là, je suis redescendu vers Paris par Amiens et Beauvais... Le 11 juin, à la veille de reprendre le travail, je "bouclai" mon parcours de quelque 3200 km depuis le 12 mai...

Je faisais étape dans des auberges de jeunesse et il m'arrivait parfois de dormir "à la belle étoile" dans un champ...

A la fin du mois de juin durant une semaine, je décidai de me rendre chez un copain du

Transit qui s'appelait Goigoux et qui demeurait dans le même hôtel que moi rue Claude Tiller 12 ème arrondissement. Ses parents et sa soeur vivaient à Tauves dans le Puy de Dôme et c'étaient, les parents de mon copain, des exploitants agricoles.

Ce Goigoux était un passionné de voitures de course et il économisait de l'argent pour acheter une bagnole de rallye. Il avait pris ses vacances en juin et à la fin du mois il se trouvait encore à Tauves. Il m'avait dit, sachant que je parcourais la France en vélo "viens chez mes parents quand tu voudras"...

Donc, le 24 juin, je me rendis tout d'abord à Fontainebleau où l'auberge de jeunesse était pour ainsi dire mon "quartier général" parce que j'y allais souvent. Et le lendemain, le 25 juin, par un temps chaud et magnifique, parti vers 6h du matin, je fis 283 km jusqu'à Gannat dans l'Allier où je dormis dans un hôtel de routiers. A la première heure du jour le lendemain je quittai Gannat et me rendis à Tauves par Clermont Ferrand. De Clermont Ferrand jusqu'à Tauves il y a 60 km dont 45 de montée en lacets, Tauves étant situé sur un haut plateau herbeux de prés et de champs... J'arrivai chez les parents de mon ami vers 11h 30 et tout juste après avoir garé mon vélo, voyant les parents et la soeur de mon ami en train de faner (on était au moment des foins) je me joignis à eux pour travailler. Il fallait rassembler l'herbe coupée au rateau à foin et je dois dire que je me mis avec enthousiasme à ce travail. Quand j'ai dit au papa de mon ami que j'avais fait en une seule journée 283 km en vélo, il en revenait pas!

Après un repas de midi "pantagruélique" (des produits de la ferme) l'après midi nous nous remîmes au travail. Le soir, mon ami voulait "sortir" revoir ses copains, faire un peu la bringue, aller en boîte et il m'a demandé de l'accompagner... Mais j'ai préféré passer la soirée en compagnie de ses parents et de sa soeur, des gens très sympathiques avec lesquels je sentais que je pouvais me "lâcher" quelque peu et avoir une discussion sur des sujets "graves" (et importants) de la vie... J'ai tout de suite perçu dès le premier contact avec ces gens, qu'ils m'étaient vraiment acquis vu leur accueil chaleureux et l'impression favorable qu'ils avaient de moi... En dépit de ma "dégaine d'apache" et de mon côté bohème (j'étais pas du tout fringué comme ces cyclo-sportifs aux maillots rutilants qu'on voyait dans les associations de cyclotouristes déjà à l'époque)...

La soeur de mon ami, un peu plus jeune que moi et que mon ami, était une jeune fille brune, au teint pâle un peu rosi aux joues, svelte, habillée chic mais très simple, avec un joli visage, les yeux rieurs, elle débordait de gentillesse et d'attentions et quand je "causais" je voyais bien qu'elle m'écoutait et que ce que je racontais l'intéressait énormément...

J'ai bien senti que ses parents, autant son père que sa mère, pensaient que je pouvais être "un bon parti" pour leur fille... Qui n'avait aucun "petit ami" (et devait sûrement être "une vraie jeune fille n'ayant jamais été au grand méchant loup")... RIRE...

Seulement voilà... A cette époque, l'agent des PTT à l'emploi sûr -et à la retraite assurée- qui "était un bon parti" pour la fille des Goigoux... Ne pensait qu'à crapahuter en vélo par les routes de France...

Le lendemain, le trajet en vélo retour à Paris étant tout de même assez long, depuis Tauves, je repartis de bon matin et fus saisi de froid dans la longue descente vers Clermont Ferrand, les doigts gelés serrés sur le guidon. Il me fallut 2 jours complets pour regagner Paris...

... Au mois de septembre de cette année 1969, durant un mois, je fis un nouveau tour de France, cette fois, la France de la partie Est et des montagnes : un parcours de 2500 km, par le Massif Central, les Cévennes, le Languedoc, la Provence, le Mont Ventoux, les Hautes

Alpes, (3 cols dans la même journée), la Savoie, la Suisse de langue Française, Lausanne, Pontarlier, le Jura, les Vosges (route des crêtes) et enfin la Lorraine et terminai à Metz. A Metz j'ai pris un train pour Paris...

J'ai conservé en souvenir de ces longues randonnées en vélo dans toute la France, ma carte d'auberge de jeunesse qui, pour l'année 1969 a plusieurs rallonges emplies de tampons d'hébergement. A cette époque il n'y avait pas d'autoroutes sauf Paris Lyon Côte d'Azur, ce n'étaient que des nationales et des départementales (ou des vicinales) parfois bombées au milieu, avec des carrefours "patte d'oie"... Les cyclistes étaient peu nombreux, les jeunes que je rencontrais en auberge de jeunesse étaient tous motorisés (ou arrivaient en auto stop) avec des 2 chevaux, des Dauphine, des Volkswagen coccinelle... Ils avaient des guitares et le soir jouaient et chantaient, nous dormions dans des dortoirs de dix quinze lits de camp, garçons et filles séparés. Il était recommandé d'apporter son "sac à viande", les lavabos parfois c'était "un grand zinc surmonté d'un tuyau percé de trous", et nous faisions la cuisine tous ensemble filles et garçons en utilisant la vaisselle et les ustensiles de l'auberge. L'auberge était tenue par un "Père Aub'" (ou une Mère Aub')... Le matin avant de partir, on balayait...

Il n'y avait nulle part, comme de nos jours, de "pistes cyclables" (sauf en Hollande)...

C'est en 1973 que je parcourus en une seule journée, ma plus grande distance en vélo, de Paris à Poitiers 330 km...

J'avais décidé de venir chez ma grand mère à Tartas dans les Landes, en vélo... Par la nationale 10... A cette époque j'habitais 26 avenue Alphand à Saint Mandé, et je partis un matin à 3h et après le boulevard Brune je pris la direction d'Orléans tout d'abord... Puis après Orléans, Blois, Tours, Châtellerauld et Poitiers. J'arrivai à Poitiers vers 23h 30 et le lendemain je fis Poitiers Bordeaux, encore une grande journée, puis enfin le 3 ème jour, Bordeaux à Tartas... (il ne me restait plus que 140 km à faire)... Il faut dire que j'avais un autre vélo, plus performant et plus léger (acheté lui aussi aux "Cycles La Gazelle" place de la Nation à Paris)...

Sur le coup de midi ce 3 ème jour j'arrive à Arengosse à 21 km de Tartas, où habitaient mon oncle et ma tante Jeanne et Gaston, instituteurs à Arengosse... Ils me voient "débarquer" sans avoir prévenu, il était midi, ils n'ont rien pu faire d'autre que de m'inviter à déjeuner...

Mais pour le retour j'ai pris un train rapide à supplément qui m'amena à Paris Austerlitz depuis Dax, en 6h de temps...

... En 1969 je m'étais inscrit à la section cyclotourisme de l'ASPTT. Le dimanche matin à 8h avait lieu le rendez vous, au Petit Clamart, en face d'un café restaurant, pour une sortie jusque vers midi, de quelque 80 à 100 km, en Ile de France, partie sud ou ouest.

Lors de ma première sortie au début du mois de juillet 1969, je "dénotais" dans le groupe que nous formions : c'étaient tous des "chevronnés", arborant des tenues complètes de "pro", et avec de superbes vélos de prix équipés dernier cri. Entre autres personnages de ce groupe de cyclotouristes de l'ASPTT, il y avait Trotte et Merceron, des "mordus" et des "pros" qui faisaient leur 28 de moyenne, alors que je ne me propulsais sur des parcours de 50, 80 ou 100 km, qu'à 23/24 de moyenne horaire... Je n'avais qu'un vélo "demi course" tout à fait ordinaire que j'avais payé 300 francs aux "Cycles La Gazelle" place de la Nation, pas de gants de vélo, pas de chaussures spéciales, et j'étais habillé d'un simple maillot de couleur sans marque, d'un "flottant" et je faisais c'est vrai question "look" "un peu apache sur les

bords"...

Lors de la première sortie, je me mis dans les roues de Trotte et de Merceron, les deux "caïds" du groupe qui "menaient un train d'enfer" et ma foi, je parvins à plusieurs reprises à leur "damer le pion" à ces 2 "mercenaires de la bécane" qui en foutaient plein la vue aux autres!

Le dimanche 13 juillet, une magnifique journée de ciel bleu sans aucun nuage, nous fîmes une sortie en vallée de Chevreuse, et dans un grand tournant, dans une descente je décidai de doubler tout le monde en particulier Trotte et Merceron qui roulaient en tête... Je voulais "frimer un peu"... rire...

Manque de pot, voilà-t-il pas que je me déporte sur la gauche à toute vitesse, ne pouvant plus rien faire pour revenir au moins au milieu de la route, je heurte brutalement une bordure en pierre et finis ma course contre le talus au dessus de la bordure, la roue avant de mon vélo complètement tordue... Projeté en avant que je fus sur le talus, la manette du dérailleur m'était rentrée profondément dans la cuisse...

Je ne pouvais plus tenir debout sur mes jambes, la douleur était fulgurante... Le vélo hors d'usage ; il a fallu faire arrêter un automobiliste, puis me conduire à la clinique de Saint Rémy de Chevreuse où je fus soigné et demurai tout ce dimanche, puis encore le lendemain le lundi 14 juillet... Je fulminais en voyant ce temps magnifique, ce beau ciel bleu, allongé que j'étais dans une chambre de clinique, ce 14 juillet...

Il me fut prescrit de ne plus faire de vélo pendant 1 mois, ainsi qu' un congé de maladie de 3 semaines que j'interrompis volontairement parce que je voulais faire des remplacements de collègues de la brigade D au PLM (ces remplacements, dans le cadre de "combines" avec les repos compensateurs et une partie des congés, constituaient la "clef de voûte" de mes longues vacances)...

Je ne respectai point les recommandations du toubib de la clinique (éviter de refaire du vélo avant 1 mois)... Au marché aux puces de Saint Ouen Porte de Clignancourt, une semaine plus tard, j'achetai d'occasion un autre vélo de randonneur. Un soir je me rendis à Taverny à 30 km au nord de Paris, avec ce nouveau vélo, chez ma cousine Danièle et son mari qui étaient alors tous les deux secrétaires militaires à la base aérienne de Taverny...

Ce lundi 14 juillet 1969, lors de cette magnifique journée que je passai à la clinique de Saint Remy de Chevreuse, naissait Isabelle la fille de mon cousin Jean Pierre Dupouy qui habitait avec sa femme Martine, alors, à Montereau en Seine et Marne...

... Je dois dire que cet accident de vélo fut pour ainsi dire, le seul vraiment sérieux que j'ai eu de toute ma vie en vélo... D'ailleurs, cinquante ans plus tard, j'en porte encore la cicatrice bien visible sur ma cuisse...

Il m'arrivait quand je parcourais Paris en vélo dans la circulation, notamment place de la Concorde aux heures de pointe, ou ailleurs... De "slalommer" en véritable acrobate, sans jamais le moindre accrochage...

... A la mi août cet été là, en 1969 je partis un soir vers 7h, la veille du 15 août, pour un voyage de nuit jusqu'à Boulogne sur Mer, par Beauvais, Amiens, Abbeville, la nationale 1... J'avais un bon éclairage (à cette époque les lampes de vélo fonctionnaient avec une dynamo) et j'ai roulé toute la nuit, tranquillement, sans fatigue jusqu'au petit matin où je me suis arrêté dans un café pour prendre un copieux petit déjeuner... avant d'effectuer le reste du

parcours, une quarantaine de kilomètres terminus Boulogne sur Mer, l'auberge de jeunesse...

Le temps était à l'orage durant cette nuit là du 14/15 août 1969 en cette région du nord que l'on nomme aujourd'hui les "Hauts de France" et par moments je voyais de grands éclairs dans le lointain, mais le ciel est demeuré toute la nuit simplement couvert en partie et sans pluie...

Je me rendais à Boulogne sur Mer pour voir les deux filles que j'avais connues en février de cette même année 1969, lors d'un séjour de ski de l'UCPA à Argentières après Chamonix. L'une Jacqueline Sagot, et l'autre Monique Gilles étaient toutes les deux infirmières à l'hôpital de Boulogne...

Dans l'après midi du 15 août je m'étais rendu avec Jacqueline et ses parents et son frère sur la plage de Boulogne sur mer. J'ai voulu "prendre un bain" mais l'eau était à 16 degrés! Ah gla-gla, le bain n'a guère duré ! Cela me changeait des plages des Landes où l'eau en Août était à 22 degrés !

... J'ai parcouru en tout (tous trajets et voyages) durant l'année 1969... Un peu plus de vingt mille kilomètres avec 4 vélos différents : un premier, archaïque, d'occase (pour 80 francs) sans dérailleur, que j'ai abandonné dans un fossé près de Birmingham en Angleterre ; un deuxième, un cyclo randonneur vert à 8 vitesses que j'avais payé 300 francs et qui a fini "en accordéon" dans un virage sur une route dans la vallée de Chevreuse ; un troisième, un vieux vélo noir d'occase que j'ai échangé contre un beau vélo rouge, plus performant, de course, le quatrième, et que j'ai payé, aux Cycles La Gazelle place de la Nation, dans les 400 francs...

Espèces en voie de disparition, un constat alarmant...



... Ce magnifique minou, un lynx pardelle qui vit dans le sud de la péninsule Ibérique , est en voie de disparition... Ainsi d'ailleurs que bon nombre d'autres lynx en Europe, et animaux dans le monde...

Au parc animalier, zoo d'Amnéville près de Metz, où vivent environ 2000 animaux, l'on peut lire sur chaque fiche descriptive, 2 fois sur 3 pour chaque animal, que cet animal figure sur la liste des espèces en voie de disparition ou d'extinction. Les causes principales de toutes ces disparitions d'espèces sont liées à une culture intensive, aux pesticides, à la déforestation, à l'extension des zones urbanisées et surtout péri urbaines que sont ces ZAC, ces ZI autour de toutes les villes... Les paysages durablement et profondément modifiés par l'activité humaine, par le mode de vie des humains, par l'étendue et la densification des infrastructures routières (surfaces bitumées, ronds points, parkings, autoroutes et voies ferrées pour trains à grande vitesse avec leurs emprises clôturées)... Ne permettent plus à bon nombre d'animaux sauvages de se nourrir, de se reproduire...

Non seulement les paysages sont de plus en plus urbanisés et cela sur d'immenses surfaces, non seulement les cultures intensives prennent de l'ampleur, non seulement les grandes forêts de l'Amazonie et des régions tropicales et équatoriales perdent chaque année l'équivalent en étendue, de centaines voire de milliers de terrains de football ; non seulement de plus grandes quantités de pesticides sont déversées sur les cultures, non seulement la pollution des sols, de l'air, des cours d'eau et des océans se poursuit en s'intensifiant... Mais en plus, et par voie de conséquence due à l'activité humaine, les climats locaux, les vents, les précipitations, sont bouleversés, la tendance à un réchauffement général du climat devient perceptible d'une année à l'autre...

Cependant l'on observe tout à fait paradoxalement, mais cela s'explique... Une prolifération de certaines espèces animales qui elles, "profitent" de l'activité humaine, en fait de ce que les humains rejettent, ou produisent ; une prolifération de rongeurs, de prédateurs, de "nuisibles", d'insectes, de toutes sortes d'espèces vivant, se nourrissant et se reproduisant en partie dans le voisinage de l'humain et dans l'environnement modifié par l'humain... Toutes ces espèces là, proliférant au détriment des autres espèces...

Nous avons d'un côté les défenseurs des espèces menacées, qui s'organisent et agissent, et cela dans de nombreux pays du monde... Mais nous avons aussi la pression exercée par les lobbies de l'agriculture et de l'alimentaire ; d'une telle importance et surtout d'une telle domination sur l'ensemble de la planète, que cette pression et que cette domination sont bien plus fortes que toutes les actions menées par les défenseurs des espèces menacées. C'est "le pot de terre contre le pot de fer" pour ainsi dire !

Notre mode de vie, d'alimentation, de consommation de produits marchands, généralisé et commun à l'ensemble des populations de la planète, en majorité des populations urbaines de grandes mégapoles, qui est celui d'au moins déjà, plus de trois milliards et demi d'humains, même s'il n'est pas ou peu celui des deux milliards d'humains les plus pauvres et donc de ceux qui consomment beaucoup moins ; notre mode de vie et le nombre d'humains ayant ce mode de vie, ne sont guère compatibles avec ce qu'en économie et en politique on appelle "développement durable" (par exemple avec la production bio des grandes enseignes et des lobbies du bio)... Il est en effet difficile voire "surréaliste" de concilier "développement durable" (sans changer grand chose à notre mode de vie) et préservation/protection des espèces, des sols, des ressources naturelles... C'est comme si l'on essayait de maintenir à flots, une embarcation prenant eau par le fond !

Certes, produire de la nourriture (viande d'animaux d'élevage, céréales, légumes, fruits,

poissons) n'est pas "une mince affaire" et cela chaque jour... Pour plus de sept milliards d'humains et sans doute neuf milliards bientôt... Mais l'une des réalités quotidiennes en habitude de consommation alimentaire, est que dans un pays de 66 millions d'habitants, la France, l'on consomme par an rien qu'en viande bovine, 1,55 million de tonnes de cette viande ! (Ou... 50 kilogrammes PAR SECONDE de viande bovine en France !)..

... Les voyez vous donc défiler, par centaines, par milliers, à la chaîne, en immenses troupeaux longs comme plusieurs kilomètres d'autoroute, les bovins, à l'entrée des abattoirs !

Hallucinant !

Je suis donc assez pessimiste en matière de préservation et de protection des espèces menacées en dépit de tout ce qu'entreprennent les défenseurs (associations, organisations, initiatives individuelles ou collectives) du fait que rien ne change vraiment dans le mode de vie qui est le nôtre et que les lobbies d'ailleurs poursuivent leurs objectifs de production, d'extension des cultures, d'utilisation des pesticides, de déforestation, de modification de l'environnement naturel, d'exploitation sans limite des ressources... Tout cela nous dit-on, nous martèle-t-on, pour soit disant "pouvoir nourrir encore plus de monde" et "permettre à un plus grand nombre d'humains encore démunis d'accéder à une consommation comparable à celle des mieux pourvus et des "un peu plus riches" !

Cette civilisation qui est la nôtre et que l'on veut à tout prix sauvegarder et autant que possible, rendre meilleure, plus juste, plus ceci/cela... Si l'on la représentait par un graphique tel celui par exemple de l'évolution de la Bourse, l'on verrait une "courbe" avec des hauts et des bas, qui en certains espaces serait plus ou moins ascendante, en d'autres espaces plus ou moins régulière, et parfois, plus ou moins descendante, mettant en évidence des creux... Et tout ce qui est mis en oeuvre (en activité humaine) sans qu'il soit question ni de "morale", ni de "bon ou de mauvais") à partir du moment où, comme la "courbe de la Bourse" sur du "moyen long terme" ça "enfle" (avec les hauts et les bas)... à force d'enfler, cela finit par une crise très grave, à vrai dire un "trou" dans lequel tout s'effondre et disparaît en quasi totalité... C'est ce qui va finir par se produire... par "trop plein, étouffement, asphyxie, pénurie, empoisonnement"...

